

plus grand système céleste, et qu'il nous entraîne comme ses satellites, dans un immense et presque incalculable éclipse. Mais on va me demander, qui a vu le soleil en siesta, ou dans le sommeil ? personne ; personne ne peut encore avoir vu dormir le soleil, parce qu'il n'y a pas assez longtemps que nous sommes ici-bas. Eh ! qu'est-ce que six mille ans comparés à l'écliptique que doit parcourir le soleil ? Entre chacune de ses saisons, l'intervalle est peut-être des millions d'années. Depuis que nous sommes sur ce globe, le soleil n'en est probablement qu'à une saison de printemps.

Mais oui, il est de fait, que le genre humain a été témoin d'une siesta du soleil, et notre globe en portera des stigmates tant qu'il durera ; cette siesta a duré 40 jours et 40 nuits. Durant cette nuit profonde, la terre a été submergée ; il y a de cela quelques 3000 ans, et c'est ce que nous appelons *déluge universel*, et sans l'arche de Noé, nous ne serions pas ici ce soir pour vous en parler.

Que le soleil ait eu ses saisons, ses étés et ses hivers, la croûte de notre terre le dénote assez ; toutes ces différentes couches ou *strata* de pierres calcaires, de charbon, de pierre à fusil, de métal et de diamants, sont des marques évidentes des bouleversements, des incendies et des catastrophes par lesquels notre globe a dû passer.

Les intervalles écoulés pour la formation de ces différents *strata* ont été supputés par le grand Cuvier, à plusieurs milliers de mille ans ; et si le soleil n'en est qu'à une saison de printemps, que deviendront la terre et toutes les planètes, quand cet astre entrera dans son été ; est-ce que tout ne sera pas détruit et réduit en cendres à la surface ? Ce sera probablement la fin du monde pour nous ; mais si avant cette catastrophe, le soleil tombait encore en siesta, nous aurions pour lors un second déluge, et de ce coup-là, ce serait bien la fin du monde ; car on ne nous a pas promis une seconde arche de Noé. Mais, non, nous avons la certitude qu'il n'y aura pas pour l'homme de second déluge universel ; c'est par le feu que nous devons finir.

De sorte qu'il faut nous préparer à disparaître de dessus la surface du globe, quand le soleil entrera dans une nouvelle saison. Mais est-ce qu'il restera quelque chose dans cet univers, quand nous n'y serons plus ? Eh ! oui, il y en a qui s'imaginent que tout sera fini avec le genre humain ! C'est une bien plate vanité, suivant moi, que de croire, qu'un coup l'homme passé, l'éternel se croîsera les bras et cessera d'agir ?

Eh ! qu'est-ce donc que notre petite terre dans ce vaste univers ? Un grain de sable ! et quand ce grain de sable viendra à manquer, ce qui lui arrivera, sans doute, croit-on que son absence causera bien du désordre dans la région des soleils ? Eh ! où est le téméraire qui osera sonder le *neq plus ultra* de l'éternel créateur ? mais des impies, de la trempe de Voltaire, vous crieront : "Eh ! qu'allez-vous faire de ces paroles ?" *Et tempus non erit amplius ?* il n'y aura plus de tems ! pour l'homme c'est à lui que ces paroles sont adressées ; et je vous le demande, quand nous serons en Paradis ou en enfer (que Dieu vous garde, messieurs et mesdames du dernier gîte et moi en particulier) je vous le demande où sera le tems pour nous ? Le tems et l'éternité, sont-ils donc synonymes ? Et qu'importera à l'homme, quand son sort sera décidé, que les cieus ou d'autres cieus roulent et tourbillonnent : mais on va dire que je sermons, revenons au sommeil. (A continuer.)

CORRESPONDANCE.

[Un correspondant qui signe L. nous a envoyé deux communications ; nous donnons la seconde sans commentaire ; pour la première, qui contient des médécines spirituelles, qui ne sont que des périphrases d'un vieux cantique de Marseille, nous ne pensons pas que nos lecteurs y trouvent un grand profit ; d'ailleurs nous n'approuvons pas cette manière burlesque de traiter les choses saintes, ou plutôt de matérialiser ce qui est spirituel.—St. Paul parle aux Ephésiens des armes de la foi, mais quelle différence avec des *Semi-paquets de sel de sagesse, des poignets de feuilles de patience, bouillis sur le feu de l'amour divin et réduits à un bon gobelet mesuré de pénitence que vous passerez dans le linge de la contrition, un scrupule de foi, trois gros de charité, deux onces d'humilité !*... L'auteur avouera que ces choses sont du mauvais goût du quinzième siècle, et bien peu propres à amuser les lecteurs de nos jours.]

M. L'ÉDITEUR,

Ce que c'est que la chambre d'un chrétien.

Voulez-vous savoir ce que c'est que votre chambre ; c'est un petit hermitage, au milieu d'une ville dont vous êtes reclus ; c'est là qu'on pratique sans témoins et sans risque les dévotions de goût ; on baise la terre, on se prosterne, on se frappe la poitrine, on colle ses lèvres sur les sacrées plaies de l'aimable Sauveur, on fait en un mot tout ce qu'un hermite peut faire dans son désert.

Voulez-vous savoir ce que c'est que votre chambre ; c'est un petit temple, c'est une chapelle dont vous êtes le prêtre, l'oratoire est l'autel ; le crucifix, l'image de la mère de Dieu, l'eau bénite font naître dans l'âme de saintes affections. Votre cœur est la lampe ardente qui se consume devant le Seigneur ; vos prières sont l'encens. Oh ! Comme Marie retirée dans sa cellule de Nazareth fixait les regards de l'aimable Trinité.

Voulez-vous savoir enfin ce que c'est que votre chambre ; c'est un petit ciel, suivant St. Bernard, que fait-on au ciel qui ne se fasse dans une cellule ; Dieu y est honoré, aimé, servi en toute liberté, on y converse avec les Anges et les Saints et l'on goûte à cette conversation d'ineffables délices, là on soupire après le divin Amant ; on lui raconte ce qui lui plaît, on l'entretient, on jouit de ses faveurs. Enfin quelque soit votre solitude ; souvenez-vous qu'il s'y trouve cinq personnes. Savoir la très-sainte Trinité, votre bon ange et vous ; mais souvenez-vous que la solitude extérieure ne servirait de rien, si celle du cœur n'est pas bien gardée. L.

M. L'ÉDITEUR,

Comme tout ce qui intéresse le bien de la religion et l'intérêt public mérite de trouver place dans votre journal, je vous prierais de vouloir insérer la communication suivante :

Mardi, 9 du présent, a eu lieu à Ste. Thérèse l'installation de deux

Sœurs de Notre-Dame de la Congrégation, dans le couvent bâti par le zèle du Rév. monsieur Ducharme et de son collègue M. Duquet, ainsi que par la bonne volonté d'un certain nombre de paroissiens. Comme les nouvelles institutrices qui avaient à leur tête la supérieure et trois autres Sœurs, devaient arriver ce jour-là, un bon nombre des principaux citoyens avaient pris la résolution d'aller au-devant d'elles pour leur faire honneur. Soit que ces Dames en fussent informées, ou qu'elles craignissent que leur arrivée fit quelque éclat, elles prévirent par leur promptitude l'heure à laquelle on les attendait, et sûrent ainsi détourner les marques d'égard qui leur étaient préparées.—Une grand'messe fut chantée avec solennité à laquelle assistèrent plusieurs curés voisins. Le sermon fut prêché par M. St. Germain, curé de St. Laurent. Ce fut un tribut de louanges bien méritées, adressées par le prédicateur à Messieurs Ducharme et Duquet, son collaborateur dans cette œuvre, ainsi qu'à ceux des zélés paroissiens qui s'étaient joints à leur curé dans cette aimable entreprise. En effet, quelles obligations n'aura pas la paroisse de Ste. Thérèse à M. Ducharme qui, sans autres moyens que son zèle et de légers revenus, a pu trouver celui de bâtir un presbytère, un collège d'où sont déjà sortis plusieurs prêtres et qui est destiné à en former un grand nombre d'autres, un couvent où les jeunes personnes du sexe seront instruites et formées à la piété. Aussitôt après la messe, le couvent fut béni solennellement et les Sœurs en prirent possession pour continuer la bonne œuvre à laquelle elles sont dévouées.

Ceux qu'on appelle GRANDS-HOMMES ne sont que les agents de la Providence. GLERENBEL.

BULLETIN.

Danger de la navigation sur la rivière Colombie.—Diocèse de Bordeaux.—Ordinations en Angleterre.—Les trois églises protestantes de Vaud.—Actions de grâce de Fribourg.—Testament religieux.—Dons de l'abbé d'Einsiedlen.—Propagande greco-schismatique.—Nouvelles du Portugal, de Cracovie, et du Cap de Bonne-Espérance.

Dimanche, le 14 du présent, a été ordonné prêtre par Monseigneur l'Administrateur, dans l'église cathédrale, M. T. St. Aubin.

—La Colombie au Campement du Bateau est à 3600 pieds au-dessus du niveau de la mer ; on peut se faire de là, une idée de ses chutes de ses rapides, et de ses cascades avant qu'elle vienne s'engloutir dans l'océan, après avoir englouti elle-même dans ses eaux tant d'objets divers ; surtout tant d'hommes de toutes nations, qui se confient témérairement à ses ondes perfides. Après avoir quitté le campement du bateau, le Père de Smet descendit pendant quelques heures le courant de la rivière et se rendit au rapide de *Martin*, ainsi nommé du nom d'un voyageur Canadien qui y périt avec son fils ; guidé par un bon pilote Iroquois aidé de dix avirons, sa barge s'élançait en sautant d'une lame à l'autre avec la rapidité de l'éclair. Au soleil couchant, il arriva aux *dalles des morts*, où douze Canadiens périrent en 1838. En cet endroit, les eaux sont resserrées par une rangée de rocs perpendiculaires présentant une infinité de fentes, de crevasses et de pointes, à travers lesquels la Colombie se précipite avec une impétuosité effroyable, en formant un grand nombre de gouffres qui engouffrent tout ce qui s'en approche ; le Père dit qu'au moyen de deux longs cables on assujettit son bateau pour lui faire descendre ce rapide dangereux.

Mais au-dessus de Colville, sa barge courut le plus grand danger ; voici, d'après le *Freeman's Journal* de New-York, que nous traduisons, comment le Père raconte la chose dans une lettre en date du 9 mai 1846 :

"Notre barge courut le plus grand danger quelques miles au-dessus de Colville. Je l'avais quittée pour aller à pied, afin d'éviter ce dangereux passage ; les jeunes gens qui la conduisaient, crurent malgré mes avis, être capables de la descendre facilement ; mais le gouffre suspendit bientôt leur marche, et menaçait de les engloutir dans ses eaux irritées ; tous leurs efforts pour résister au courant devenaient inutiles ; je m'aperçus qu'ils étaient entraînés par une force irrésistible dans le fond du gouffre ; déjà le devant du bateau plongeait dans l'abîme et s'empressait d'eau ; alors je me précipitai à genoux avec les Sauvages qui m'accompagnaient, au-dessus du rocher qui dominait cet affreux spectacle ; nous implorâmes le secours du ciel pour nos pauvres compagnons que nous pensions ne plus revoir, quand le gouffre en se gonflant, les repoussa comme malgré lui hors de son sein ;